



CLASSIQUES
GARNIER

GAY-CROSIER (Raymond), « Critique des langages et langages de la critique »,
in GAY-CROSIER (Raymond) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Le texte et ses
langages*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16836-2.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16836-2.p.0009)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de
communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1991. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

*critique des langages
et langages de la critique*

DANS le dernier numéro (AC13,8), nous avons indiqué que celui-ci allait être consacré au *Mythe de Sisyphe*. Or tout lecteur averti saura que les intentions thématiques se heurtent souvent aux directions imprévisibles que peuvent prendre les contributions. Il s'est trouvé que, au moment de boucler le numéro 14, la plupart des articles s'orchestraient non pas autour d'une œuvre particulière, mais autour du langage particulier qu'un texte parle au moment où un lecteur le soumet à une interrogation dirigée. C'est dire que les travaux sélectionnés pour ce volume présentent moins une unité thématique traditionnelle qu'un point de gravitation axé sur des questions de langage. Qui plus est, cette préoccupation méthodologique ne s'impose nullement comme fin en elle-même mais offre toute une gamme de lectures, allant de l'analyse conceptuelle à la sémiotique, en passant par les divers discours de l'ironie. D'où le nouveau titre de la présente livraison, « Le Texte et ses langages » qui, enrichi d'un substantiel « Carnet critique », illustre le bien-fondé du pluralisme méthodologique.

S'inspirant, entre autres, de Benveniste et de Riffaterre et se concentrant sur le premier chapitre du *Mythe de Sisyphe*, Marie-Louise Audin (Université Paul Valéry, Montpellier) propose une impressionnante maïeutique de la métaphore dont elle retrace systématiquement les vertus transformationnelles et les torsions notionnelles dans les chaînes syntagmatiques du

texte. Son but est de montrer que, par-delà sa fonction de trope, la métaphore ressortit à une « *stratégie de l'analogie* » (p. 28) et a pour effet une *resémantisation* des concepts manipulés. Jouant sur les axes complémentaires de la positivité et de la négativité, les métaphores simples et filées du *Mythe de Sisyphe* opèrent un véritable renversement des valeurs. Ainsi la séquence négative *absurde/étranger/exil* qui s'oppose, partant, à la séquence positive *espoir/suicide* devient-elle *absurde⁺* vs *espoir/suicide⁻*. Ces deux séquences entraînent dans leur réseau d'aimantation sémantique les sillons notionnels et objectaux respectifs. L'étude minutieuse des vecteurs métaphoriques à l'œuvre dans le champ de lecture et d'écriture que délimite le texte s'achemine alors vers une heuristique qui « *implique le lecteur-spectateur et le narrateur-spectateur-traducteur pour affirmer que le champ métaphorique se doit d'être considéré comme un espace scénique intériorisé où s'écrit et se révèle par la dialectique de l'image une autre vérité* » (p. 27). L'étude de l'intégration méthodique de la métaphore à la rhétorique de l'Essai permet de dégager les torsions considérables qu'il impose aux notions ouvrières. On peut se demander jusqu'à quel point cette technique de transformation, par le truchement de la métaphore, ne répond pas au discours nietzschéen qui, lui aussi et surtout, vise au renversement systématique des valeurs.

Quand on sait le rôle que jouent et le langage que tiennent les juges et les avocats dans son œuvre, on a vite fait de conclure que, chez Camus, le droit tel qu'il est pratiqué dans nos institutions n'est qu'une caricature, voire un abus perpétuel de la justice. S'interrogeant sur le droit comme appareil du pouvoir, María José Añón (Universidad de Valencia, Espagne) place le sujet dans le cadre qui lui est propre, à savoir les rapports entre la justice et la révolte, entre la société totalisante et l'individu en quête à la fois d'unité et de différence. C'est soulever, dès le départ, les problèmes auxquels conduit le cogito de la révolte et auxquels essaie de répondre la conclusion de *L'Homme révolté* en tant que traité

de mesure. Après avoir précisé les différences entre le droit et la justice et critiqué l'identification du droit et de la loi, notre auteur analyse les notions-valeurs camusiennes (liberté, révolte, dignité, ordre, mesure, limite, paix, justice) dans leurs dimensions existentielles et conceptuelles. Faisant ressortir le jeu d'équilibre qui doit être pratiqué entre la justice toujours primataire et le droit médiateur, elle met judicieusement en relief le relativisme prononcé qui sous-tend toutes les notions-valeurs camusiennes.

Pour un auteur qui a déclaré toute son œuvre « ironique », la question de l'ironie est bien loin d'avoir reçu l'attention serrée qu'elle mérite. Le travail de Geneviève Quillard (Toronto) représente un pas important dans la bonne direction. Passant en revue les aspects transgressifs et interactionnels, donc socioculturels de l'ironie dans les discours de *La Chute*, elle y dégage les schémas principaux des présuppositions fausses ou inacceptables, des substitutions et déviations, des sur-valorisations et des minorations, des reprises de termes utilisés par les détracteurs, des renversements des conversions, de l'autoprésentation du narrateur et de l'infraction de normes d'interaction. L'excellent dossier textuel qu'elle rassemble lui permet de conclure qu'à travers ses nombreuses nuances fonctionne une « *constante de l'ironie, qui s'exerce [...] toujours aux dépens du destinataire* » (p.95).

L'ironie se situe également au centre de la lecture que Nina Sjurset (Universitet i Oslo, Norvège) consacre à *La Chute*. Prenant comme points de repère l'essai de Baudelaire « De l'essence du rire » et les travaux de Paul de Man, elle analyse le récit sur trois axes thématiques : l'opposition entre nature et histoire, le dédoublement et l'ironie de l'ironie. Le sentiment de supériorité et la formation professionnelle qui marquent l'attitude et le discours de Clamence exhibent toute la gamme de la tradition rhétorique et juridique. La parole y apparaît comme l'arme principale dans la manipulation du pouvoir et des gens. Mais celui qui croit s'engager de plain-pied sur la pente ironique n'échappe pas au dérapage. Ainsi Clamence

est-il à son tour victime de l'ironie de l'ironie puisque Camus laisse son protagoniste dans l'illusion qu'il a gagné la partie en maintenant sa supériorité. Le délire et le vertige où il est plongé au terme de son plaidoyer rejoignent la folie et le vertige des victimes du « comique absolu » que Baudelaire décrit dans son essai. Condamné à la répétition de ses gestes et paroles, Clamence se révèle une marionnette fixée dans son dédoublement et incapable de tirer toutes les ficelles.

La lecture toponymique de « L'Hôte » que propose Marie-Sophie Inzé Armstrong (Lehigh University, Bethlehem (PA), États-Unis) constitue une application rigoureuse de la méthode sémiotique et décortique le passage d'un sème du génotexte au phénotexte. Avec une remarquable précision elle montre que le nom propre du protagoniste, tant sur le plan de son émergence et de sa constitution que sur le plan phonétique, fonctionne comme catalyseur de la narration et permet de suivre à la fois la naissance du texte et, derrière l'identité de l'instituteur, celle de l'auteur. Sont judicieusement analysés des morceaux de signifié qu'aimantent et disséminent, d'une façon surprenante, le sème, le graphème et le nom propre du protagoniste. Signalant la dureté et l'ardu du paysage, de la situation sans issue, « Daru » comporte aussi une valeur autoréférentielle qui annonce dès le départ les difficultés de l'écriture. Enfin, même le choix difficile que l'instituteur offre au prisonnier et au lecteur est, en fin de compte, « *motivé par le signifiant "Daru"* » (p.130) en vertu de la chaîne d'associations sémiques et phoniques de Daru-Arabe-absurde-ardu-dur.

Comme d'autres nouvelles de *L'Exil et le royaume*, « La Femme adultère » est un inépuisable catalogue thématique. Pour Martha Lynch (Queens University, Kingston (Ontario) Canada), Janine vit et figure, outre sa crise personnelle, celle du pays dans lequel elle vit. Associant la colonisation au statut de la femme qui découvre que le mariage peut être une corvée, notre auteur étudie les rapports sentimentaux et de pouvoir, les gestes, les paroles et les silences du couple réduit à la caricature et aux stéréotypes. Cette perspective s'inspire,

entre autres, des travaux de Memmi et de Sartre. Quant à ce dernier, il convient de privilégier le regard et les rapports économiques dans l'entreprise de la séduction coloniale et sexuelle. Ainsi l'escapade nocturne et le changement radical qu'elle subit au terme de ses noces avec le désert et la nuit non seulement ramènent Janine au foyer comme une « adultère » mais font du divorce la condition principale de son indépendance.

Hiroshi Mino (Osaka, Japon) présente et recense un débat fondateur, dans l'histoire des Lettres japonaises, qui marqua la réception de *L'Étranger* et qui eut lieu en 1951, à la suite de la publication d'une traduction japonaise du récit. Prenant une position critique fondée sur des critères moraux traditionnels alors que la réception de *L'Étranger* fut, en général, favorable, Kazuo Hirutso, écrivain de grand renom, se vit engagé dans une polémique avec un jeune critique, Mitsuo Nakamura. Spécialiste de littérature française, celui-ci opposa les vertus de la fiction au réalisme étroit propagé par Hirotsu et tint à ce qu'on interprêtât Meursault et le récit par-delà « la critique morale ». Cette polémique mit au jour non seulement quelques grandes questions d'interprétation, mais aussi le conflit de deux générations intellectuelles et les perspectives déroutantes qu'une littérature non niponne risquait d'ouvrir à un public imbu de sa propre culture et tradition. En outre, H. Mino retraduit une interview sur ce débat que Camus a accordée, en 1952, à un journaliste japonais. Ce texte inconnu, dont la version originale française semble malheureusement perdue, annonce la prise de position que l'on retrouvera dans la « Préface à l'édition universitaire américaine » (II, 1928-9) qui ne sera mise au point qu'en 1955.

Le dossier consacré à une importante correspondance inconnue en fournit les points de repère principaux et une description matérielle des lettres qui la composent.

Enfin, comme promis dans *Albert Camus 13* (p.6), nous reprenons le « Carnet critique » et espérons ainsi offrir, tant aux lecteurs intéressés qu'aux chercheurs, un panorama critique informé. Exception faite des travaux journalistiques et

politiques, dont le nombre a été jugé trop limité pour justifier un recensement, tous les domaines sont représentés dans ce « Carnet ». Soit dit en passant que celui-ci ne vise pas à rendre compte de la totalité des études consacrées à Camus mais à en fournir un choix représentatif et à dégager une perspective d'un domaine critique particulier. Nous pensons que le travail en équipe assurera une saine diversité d'opinions*.

Raymond GAY-CROSIER

* Une partie considérable des textes de ce volume a été mise au point par M^{me} Catherine Moore (Université of Western Illinois, Macomb) que nous tenons à remercier.